

Décembre 1979–Le Monde diplomatique

Récupération de concepts et détournements de la pensée : les tentatives de la nouvelle droite invitent la gauche à prendre conscience de ses propres limites idéologiques

Face à la « révolution conservatrice »

Ni à droite ni à gauche. Par-delà la droite et la gauche. L'objectif des nouveaux conservateurs n'est pas la prise du pouvoir, mais l'élaboration - à partir des découvertes des sciences physiques, biologiques et sociales - d'un système d'explication global du monde qui se substitue à celui, « usé » de l'Occident « judéo-chrétien » et « révolutionnaire ». Le but est de préparer le terrain de la nouvelle révolution conservatrice. Devenir les encyclopédistes du vingt et unième siècle. Jeter les bases d'un consensus européen qui résiste à la massification américaine comme au totalitarisme soviétique, et qui réponde aux exigences contradictoires de souveraineté nationale et d'intégration mondialiste.

L'époque est favorable à l'entreprise. La mode est à la guerre culturelle. Les postulats des nouveaux idéologues sont mobilisateurs : lutte contre le réductionnisme des idéologies dominantes - christianisme, marxisme, freudisme et autres « ismes » ; enracinement de l'individu, de l'ethnie, du peuple - dans le culturel, le social, l'économique ; découverte, redécouverte du « *pouvoir culturel* ». Longtemps occultés par la droite et la gauche traditionnelles, ces thèmes ont progressivement émergé à droite et à gauche au cours de la dernière décennie. Ils dominent aujourd'hui les réflexions dans un vaste débat mené - signe des temps - par les forces conservatrices. Ces icebergs idéologiques surgissent sur un horizon vide et brumeux. Leur partie visible attire l'attention malgré leur contour incertain. La partie immergée fait problème :

1. L'antiréductionnisme ne se réduit-il pas à la volonté de détruire l'« *utopie égalitaire* » ?
2. Le parti pris d'enracinement ne sert-il pas d'abord à assurer la « *renaissance de l'Occident* » ?
3. Quant à la valorisation du pouvoir culturel, n'est-ce pas surtout l'occasion d'évacuer les autres formes de pouvoir ?

D'abord, l'antiréductionnisme : c'est à dire le refus de considérer le tout comme la somme des parties. Le refus de réduire la totalité à un seul de ses éléments. Pourquoi ne pas souscrire à ce projet ? Dans le classique débat entre universalistes et nominalistes, les « *antiréductionnistes* » prennent le parti des seconds. Le cheval ? Oui. La chevalinité ? Non, ou seulement après coup. Partir du particulier pour aller vers l'universel, et non inversement. Valoriser « *l'Etre là* », le « *Dasein* », et non l'abstraite nature humaine (mais oui, ils reprennent les concepts de Heidegger et de Sartre sans les citer). Rejeter les « *universaux* » - cautions de bien des conquêtes ethnocidaires (cette fois, ils reprennent la pensée de Jaulin et de Clastres). Voir en l'homme un être de raison, mais aussi de déraison, d'irrationalité, d'imagination. (N'est-ce pas un des messages de mai 1968 ?) On a le sentiment d'un déjà entendu. S'agirait-il d'un antiréductionnisme de récupération ?

Quant aux « *dogmes* » du marxisme, du christianisme et du libéralisme, ensemble accusés de réductionnisme, on omet de dire qu'ils sont, eux aussi, fortement contestés de l'intérieur : L'« *économisme* » par les néomarxistes et les néo-libéraux ; la sacro sainte « *logique* » des « *maîtres penseurs* » allemands (et autres) par les « *nouveaux philosophes* » ; la linéarité de l'histoire le « *sens de l'histoire* » n'est plus une évidence, à gauche. Ignorant ces contestations radicales, les nouveaux idéologues s'arrogent, le monopole de la lutte contre les dogmatisme et les réductionnismes. Ce combat serait-il un alibi ?

L'essentiel est ailleurs. C'est la lutte contre l'égalitarisme chrétien - comme s'il s'agissait d'une réalité. Robert de Herte : « *Notre civilisation se meurt aujourd'hui d'un égalitarisme qui semble partout triompher. Selon le processus classique de développement et de dégradation des cycles, le thème égalitaire est passé du stade de mythe (égalité devant Dieu), au stade d'idéologie (égalité devant les hommes), puis au stade de la prétention scientifique (affirmation du fait égalitaire) - en clair : du christianisme à la démocratie, puis au socialisme et au marxisme. Le grand reproche que l'on peut faire au christianisme, c'est d'avoir inauguré le cycle égalitaire en introduisant, dans la pensée européenne, une anthropologie révolutionnaire, à caractère universaliste et totalitaire* ». (1)

C'est la lutte contre l'esprit encyclopédique du Siècle des Lumières. On se déchaîne contre Rousseau. Pour le Club de l'Horloge, Rousseau incarne le « *triangle de fer* » égalitarisme, utopisme, environnementalisme (2). L'importance du milieu est contesté par le biologiste Eysenck qui affirme à la suite d'une série d'extrapolations que l'individu est conditionné à 80 % par son génome et à 20 % seulement par l'environnement (3). L'utopisme est repoussé en tant que substitut dangereux de la religion car, alors que le croyant n'engage que sa personne, l'utopiste parvenu au pouvoir engage la société entière. L'égalité est perçue comme source d'instabilité : « *Le jour où il fut proclamé* », affirme Louis Rougier, « *que l'homme peut améliorer sans cesse sa condition, en commandant la nature grâce à la connaissance de ses lois, le jour où il fut proclamé qu'il n'y a pas de limite à la perfectibilité de ses facultés, alors, à une attitude de résignation, a succédé une humeur de perpétuelle revendication* » (4).

Quant à l'inégalité, c'est une constante inévitable : « *Dans la mesure où le coefficient d'inégalité reste peu variable* », rappelle Maurice Allais, l'inégalité peut être regardée comme une sorte d'invariant, dans les sociétés humaines, qu'il n'apparait pas possible de supprimer en agissant sur l'organisation sociale et que les révolutions se révèlent incapables de modifier sensiblement » (5). C'est une invention idéologique pour Julius Evola : « *Quand se rendra-t-on compte que le marxisme n'apparut point parce qu'il existe une réelle question sociale mais parce que la question sociale naquit - dans de très nombreux cas - uniquement du fait qu'il existe un marxisme, autrement dit artificiellement, quoiqu'en, termes presque toujours insolubles, par les oeuvres des fameux « réveilleurs de conscience de classe »* » (6). Et pour Alain de Benoist, le plus nuancé des nouveaux maîtres penseurs, l'inégalité est l'envers de la diversité. L'auteur des « *Idées à l'endroit* » partage l'« *attitude consistant à considérer - et qui estiment que l'histoire doit continuer, - bref, que « la vie est la vie, c'est-à-dire un combat, pour une nation comme pour un homme* » (Charles de Gaulle) » (7). En second lieu, l'enracinement : concept central, également ambigu, également propice aux détournements idéologiques. Longtemps chasse réservée de la droite (supériorité du pouvoir local sur le pouvoir central), il est récupéré, puis réinvesti, par la gauche (supériorité du pouvoir autogestionnaire). De conservateur, le nationalisme devient révolutionnaire avec l'émergence des pays du tiers monde. Jadis considérées comme « *réactionnaires* », les luttes pour préserver les langues et les cultures locales sont aujourd'hui « *progressistes* ». Pour certains, régionalisme et marxisme jurent ensemble ; pour d'autres conservatisme et localisme ne riment plus. La ligne de partage reste pourtant nette ne serait-ce qu'au niveau du langage. Seul, un Alain de Benoist peut écrire : « *Le régionalisme, l'ethnisme, sont les noms modernes de l'éternelle renaissance des patries charnelles.* »

L'autonomie du culturel

Pour les tenants de la révolution conservatrice, le droit à la différence, qui devrait tirer sa vitalité des racines individuelles et collectives, s'insère dans une double équation : 1. Différence = inégalité = liberté. 2. Égalité = identité = totalitarisme. Peut-on réduire le totalitarisme à l'égalitarisme comme le fait entre autres, Jean Cau (le goulag, c'est la faute à Rousseau, à Blum et à Roosevelt) ? Et voir dans la différence la preuve de l'inégalité et non un signe d'égalité dans une société acceptant, il est vrai un plus large éventail de valeurs ? L'enracinement, c'est - à la suite de Robert Ardrey et de Konrad Lorenz - « *L'extension de l'impératif territorial* » (8). C'est une certaine conception de l'ordre ou l'ordre existe, et c'est la tâche de l'homme de s'y conformer, ou l'univers est chaos, et c'est sa responsabilité de lui donner une forme. C'est une certaine conception de l'élite non pas l'élite héréditaire, mais celle qui se renouvelle sur la base du « *mérite* ». Une hiérarchie fondée sur l'équilibre entre droits et devoirs. L'aristocratie est la classe qui se donne le plus de droits parce qu'elle s'impose le plus de devoirs.

L'enracinement, c'est surtout le retour à l'« *héritage permanent* ». Non pas aux traditions étrangères comme le judéo-christianisme (« *le judaïsme est sans doute parfait pour les Juifs, comme l'est l'Islam pour les Arabes* ») mais aux traditions indigènes en l'occurrence la culture indoeuropéenne, la seule authentiquement occidentale. Une fois encore, on part de « *découvertes scientifiques* » incontestables - celles de Benvéniste et de Dumézil sur les peuples indo-européens qui occupèrent l'espace européen et Iranien quelque 2000 ans avant Jésus-Christ. Selon Georges Dumézil (9), le système de pensée indo-européen s'articulait autour de trois notions clés, perçues comme complémentaires et strictement hiérarchisées : la souveraineté ; la force physique ; la fécondité et la fertilité. Trois classes : les chefs politiques et/ou religieux ; les guerriers ; les chasseurs et les agriculteurs. Trois principes unis en un ensemble organique et harmonieux : l'âme, le cœur le corps. Une fois encore, on extrapole et l'on présente cette idéologie comme un modèle - certes à actualiser - comme le point de départ de la « *renaissance de l'Occident* ». Michel Poniatowski voit dans ce système un rempart contre les nouveaux barbares et la justification de l'unification européenne (10). Mais c'est chez Jean Cau que le pan-indo-européanisme prend la forme la plus fantastique, la plus grandiose - une Europe de l'Atlantique à l'Oural. L'auteur du *Discours de la décadence* est étonné par sa propre audace : « *O paradoxe* », confie-t-il dans le dernier paragraphe de son ouvrage, « *que de déclarer qu'une Russie nationale, de par sa résistance à l'américanisme mondialiste, est peut-être la seule chance de nos nations et de notre monde-race blanc ?* » (11).

Enfin le pouvoir culturel : pour Gramsci, « *un groupe social peut, et même doit, être hégémonique dès avant de conquérir le pouvoir gouvernemental ; c'est une des conditions essentielles pour la conquête même du pouvoir* ». Pour Alain de Benoist, qui a parfaitement assimilé la leçon sur la société civile, la formulation est encore plus claire : « *Il n'y a pas de prise de pouvoir politique possible sans prise préalable du pouvoir culturel.* » De Benoist rappelle que la révolution de 1789 n'a été possible que parce que préparée par une révolution dans les esprits, en l'occurrence par la diffusion des idées encyclopédiques auprès de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Peu lui chaut la politique politicienne ou la majorité présidentielle. Ce qui compte pour lui, pour les intellectuels et les énarques qui l'entourent, c'est de gagner la « *majorité idéologique* ». Dommage que Gramsci soit marxiste - encore que cela permette un clin d'oeil à la gauche, à l'intelligentsia de gauche, à l'armée de réserve des intellectuels déçus Et que cela prouve, une fois de plus, que les idées justes ne sont plus ni à droite ni à gauche. Et puis il suffit d'un ou deux glissements pour rendre le gramscisme inoffensif ou pour le détourner de son objectif essentiel. C'est ainsi que de « *relative* » chez Gramsci, l'autonomie du , culturel devient absolue chez de

Benoist, ce qui évacue pour l'instant le social le politique, l'économique. Quant au projet « métapolitique », il ne vise pas le passage au socialisme mais la transition vers la société conservatrice du siècle à venir.

Louis Pauwels résume parfaitement l'objectif et la stratégie des nouveaux clercs : « *Après 1978 commence le temps non des révolutionnaires mais des conservateurs : l'entends, le temps d'une révolution conservatrice. il ne s'agit plus de penser comme en 1848, ni de penser à la fois comme avant 1789 et comme en l'an 2100* » (12)

Il faut dénoncer ce projet qui fait table rase de deux siècles d'idéal égalitaire et de deux millénaires d'humanisme (13). Dénoncer cette pensée du vingt et unième siècle qui condamne le scientisme du dix neuvième au nom d'un nouvel ordre scientifique hâtivement élaboré. Dénoncer le nouveau pragmatisme qui masque les contradictions, les détournements, les simplifications des « antiréductionnistes ». Souligner la filiation avec le conservatisme traditionnel (conception cyclique de l'histoire, priorité de la liberté, etc). Dévoiler l'opportunisme et la fonction politique de concepts tels que la « responsabilisation » de l'individu au moment où se renforce l'austérité ; ou encore, face au processus de mondialisation, un « européanisme » qui se substitue à l'antique nationalisme dont il conserve les principales caractéristiques.

Mais sous peine de s'enfermer dans un discours encore plus clos, encore plus inaudible la pensée à gauche et chez les libéraux doit tenir compte des objections fondamentales soulevées par les nouveaux cyniques En ce qui concerne, par exemple, l'idéologie égalitaire. qui peut nier que face à la réalité de l'inégalité cette idéologie n'a plus guère de vitalité qu'elle se réduit à un discours alibi ou à une croyance réconfortante ? (La trahison des clercs n'est pas d'avoir établi ce constat, mais de l'avoir transformé en postulat « scientifique »). Autre interrogation concernant la confiance en l'homme et en son devenir : comment ne pas déceler dans ce concept cher aux libéraux une façon de refuser l'absurdité du monde, de repousser les échéances, de proposer, là encore, un postulat sécurisant ? L'occasion aussi d'assouvir le besoin quasi névrotique qu'à l'Occident d'imposer une signification à chaque chose, à chaque personne, à chaque acte bref, d'engendrer du « sens ». Cette remise en question de l'idéalisme philosophique ne peut être que salutaire .

Egalement salutaire la valorisation de certains thèmes que les nouveaux conservateurs cherchent à s'approprier : droit à la différence enracinement, autonomie, morale, etc. autant des préoccupations qui, tout en dépassant les traditionnelles lignes de clivage entre les partis politiques, demeurent profondément « politiques ». Les nouveaux idéologues voudraient isoler ces problèmes et les situer au delà du politique et de l'idéologique. il convient, au contraire, de les inscrire dans le réel, de les intégrer, par exemple, aux luttes contre le chômage et aux combats pour les libertés « bourgeoises » ; de les lier aussi, à des problèmes plus vastes tels que la division internationale du travail. C'est dans de telles conditions que le débat sur la nouvelle droite peut être le point de départ d'une gauche nouvelle.

Pierre Dommergues

(1) collectif du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne), *Dix ans de combats culturels pour une renaissance*, Paris, 1977.

(2) Club de l'Horloge, *Les Racines du futur*, Masson, Paris, 1977 ; *La Politique du vivant*, Albin Michel, Paris, 1979.

(3) Hans J. Eysenck, *L'inégalité de l'homme*, Copernic, Paris, 1977.

(4) Louis Rougier, *Du paradis à l'utopie*, Copernic, 1979.

(5) Maurice Allais, *Inégalités et civilisations* (cité par Louis Rougier in op ; cité).

(6) Collectif Julius Evola, *Le Visionnaire foudroyé*, Copernic, Paris 1977.

(7) Alain de Benoist, *Les Idées à l'endroit* éd ; Libres Hallier, Paris, 1979

(8) Alain de Benoist, *Vu de droite*, Copernic, Paris, 1978.

(9) Jean-Claude Rivière, *Georges Dumézil*, Copernic, Paris, 1979

(10) Michel Poniatowski, *L'Avenir n'est écrit nulle part*, Albin Michel, Paris, 1979.

(11) Jean Cau, *Discours de la décadence*, Copernic, Paris, 1979

(12) collectif, *Maiatra, Renaissance de l'Occident*, Plon, Paris 1979.

(13) Julien Brun, *la Nouvelle droite, le dossier du « procès »*, Nouvelles éditions Oswald, Paris 1979.